

SCÈNE V.

●●●
LE SECÉTARIAT DE L'AMBASSADE FRANÇAISE.
●●●

(Plusieurs commis, assis devant des bureaux, sont occupés à écrire sur des registres.)

UN COMMIS.

Il y a beaucoup d'actes à présenter à la signature de son excellence...

DEUXIÈME COMMIS.

Au moins cent cinquante.

PREMIER COMMIS.

Eh! bien, il faut les faire remettre sur le bureau du prince.

DEUXIÈME COMMIS.

Son excellence est occupée d'un grand travail, d'un travail important, et l'on ne peut parvenir jusqu'à elle; son valet-de-chambre m'a tout net refusé la porte tantôt, et, ma foi, se charge qui voudra de la corvée, ce ne sera pas moi.

PREMIER COMMIS.

Avez-vous vu monsieur le prince de Polignac?

DEUXIÈME COMMIS.

Non, pas encore; voilà plusieurs années qu'il est

ambassadeur ici, et je ne sais pas si c'est un petit ou un grand homme.

PREMIER COMMIS.

Eh! bien, c'est singulier, ni moi non plus.

DEUXIÈME COMMIS.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit à Londres en ce moment?

PREMIER COMMIS.

On le dit, et alors je le crois; il n'y a que la foi qui sauve.

DEUXIÈME COMMIS.

Son excellence voyage souvent. C'est sans doute pour sa santé.

PREMIER COMMIS.

Il faut convenir que c'est bien commode, une place d'ambassadeur!... Je voudrais bien être ambassadeur, moi!

DEUXIÈME COMMIS.

Vous n'êtes pas difficile... Mais c'est une place d'autant plus commode, qu'on n'a pas grand'chose, ou plutôt qu'on n'a rien à faire.

PREMIER COMMIS.

C'est selon... Nous avons eu un ambassadeur qui travaillait beaucoup... Ah! celui-là, on le voyait souvent... il avait toujours la plume à la main... comme nous, absolument comme nous.

DEUXIÈME COMMIS.

Ah! oui, M. de Chateaubriand... il n'était pas flâneur, lui... mais ça ne lui a pas servi à grand' chose. Il paraît que, pour rester en place, il faut ne rien faire. C'est l'histoire de la bureaucratie et du système administratif. J'ai un cousin, ancien expéditionnaire au ministère de la guerre, et qui en a été renvoyé, parce qu'il travaillait comme un bœuf. Son chef de division l'a fait mettre à la retraite, comme paresseux.

PREMIER COMMIS.

Votre cousin était une épigramme en action, et les chefs de division, qui viennent toujours à deux heures, n'aiment pas les épigrammes.

(Entre un négociant français.)

DEUXIÈME COMMIS, *bas*.

Voilà encore ce monsieur d'hier, d'avant-hier!... Quel rude solliciteur! il ne se décourage pas facilement celui-là...

LE NÉGOCIANT.

Bonjour, messieurs, bonjour!... (*Il prend une chaise et s'assied.*) Permettez que je me repose...

(Les commis saluent le nouveau venu.)

PREMIER COMMIS, *bas*.

Le voici installé... gare à nous!

LE NÉGOCIANT.

Il faut convenir que j'ai joué de malheur jusqu'ici... c'est la soixante-cinquième fois que je me présente à l'ambassade, pour obtenir une audience de M. l'ambassadeur, et toujours absent, toujours invisible... Messieurs, faites-moi le plaisir de me dire si je pourrai enfin voir M. le prince de Polignac... On m'a assuré qu'il était ici.

DEUXIÈME COMMIS.

On ne vous a pas trompé, monsieur; le prince de Polignac est à Londres.

LE NÉGOCIANT.

A Londres!... ce n'est pas cela que je veux dire... Est-il chez lui? car Londres est bien grand; et, si M. de Polignac est sorti, il me serait très-difficile de le trouver dans cette capitale.

DEUXIÈME COMMIS.

Vous êtes-vous adressé au suisse de l'hôtel?

LE NÉGOCIANT.

Le suisse! le suisse! cet homme-là ne vous répond jamais positivement. Il m'a dit d'un ton presque mystérieux, qu'il fallait m'adresser au bureau.

PREMIER COMMIS.

Ma foi, monsieur, nous n'en savons pas plus

que le suisse... Demandez au valet-de-chambre de son excellence.

LE NÉGOCIANT.

Ah! ça, est-ce que vous me prenez pour une balle, en me renvoyant ainsi du suisse au valet-de-chambre, du bureau au suisse... Il faut que ça finisse. L'affaire qui m'amène ici est de la plus grande importance pour moi. Victime d'un acte arbitraire, d'une spoliation, je viens réclamer l'intercession du ministre français à Londres. Il est ici, je pense, pour défendre les intérêts des Français, de ses compatriotes... L'injustice sera consommée, il n'y aura plus de réparation possible, si le ministre n'intervient pas au plus tôt...

PREMIER COMMIS.

Ah! monsieur, soyez tranquille, soyez tranquille... Mais ne pouvez-vous adresser votre réclamation au chef du secrétariat, au chancelier de l'ambassade?...

LE NÉGOCIANT.

Non, non; il faut absolument que je parle à l'ambassadeur lui-même.

PREMIER COMMIS.

Ah! c'est différent!... Attendez encore un peu, monsieur, ou plutôt revenez demain...

LE NÉGOCIANT.

Et demain.... il faudra revenir après-demain : toujours le même refrain.

PREMIER COMMIS.

Monsieur, remettez-moi une note sur l'affaire qui vous concerne, et je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi, pour vous obtenir l'audience que vous sollicitez avec tant d'ardeur.

LE NÉGOCIANT.

A la bonne heure... Mais, si je ne l'obtiens pas encore... à qui faudra-t-il que je m'adresse? à l'ambassadeur d'Autriche, au ministre de Prusse, par exemple?

PREMIER COMMIS.

Non, monsieur; c'est notre ambassadeur qui vous recevra, qui vous fera rendre justice.

LE NÉGOCIANT.

Voici ma note (*Il remet un papier au commis.*) Je compte sur votre exactitude et sur votre complaisance... Soyez assuré de ma reconnaissance.

PREMIER COMMIS.

Cela n'en mérite pas... je ne fais que mon devoir.

LE NÉGOCIANT.

Quand pourrai-je revenir, monsieur, pour connaître la réponse?...

PREMIER COMMIS.

Dans deux heures environ.

LE NÉGOCIANT.

Bien ; je vais faire un tour de promenade à Hyde-Parck , et dans deux heures j'aurai l'honneur de vous revoir... Sans adieu , messieurs.

(Il sort en saluant les commis.)

DEUXIÈME COMMIS.

Ah ! dites-donc , mon cher ; savez-vous que vous avez pris là un engagement difficile à remplir?... Comment ! vous promettez à ce brave homme de lui faire voir notre excellence ; êtes-vous bien sûr qu'elle ne coure pas en ce moment sur la route de Douvres ?

PREMIER COMMIS.

Oh ! nous en serions avertis d'une manière ou d'une autre. Le prince ne part pas ainsi incognito !

DEUXIÈME COMMIS.

Bah ! la Diplomatie est fille de la Discretion.

PREMIER COMMIS.

C'est vrai , mais que vouliez-vous que je disse à ce brave homme , à ce digne compatriote?... Il se serait fâché... il mérite des égards. S'il n'obtient pas encore son audience , il attendra , je n'aurai rien à me reprocher. D'ailleurs , comme dit le proverbe , à l'impossible nul n'est tenu.

DEUXIÈME COMMIS.

Mais il restera encore un moyen à notre brave homme pour parler à monsieur le prince.

PREMIER COMMIS.

Et lequel , s'il vous plaît ?

DEUXIÈME COMMIS.

Ce sera de prendre la poste , de traverser le détroit , et d'aller parler à l'ambassadeur , à Paris...

PREMIER COMMIS, *riant*.

Oui... oui... c'est un moyen infaillible... Infaillible !... non , pas encore , car l'excellence n'a pas l'habitude de séjourner long-temps en France , et il serait possible que notre homme arrivât tout juste au moment où le prince quitterait Paris... mais c'est égal ; j'ai promis de m'occuper de cette affaire , et je vais aux informations.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE CABINET DE TOILETTE DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

(M. de Polignac achève de s'habiller , et son valet-de-chambre lui présente un miroir.)

M. DE POLIGNAC.

Oh ! mon Dieu !... est-ce que nous n'en finirons

pas?... On ne peut pas non plus aller chez le premier ministre de la Grande-Bretagne, comme on va à une partie de chasse... la grande tenue est d'obligation.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Quel habit son excellence veut-elle mettre?

M. DE POLIGNAC.

L'habit noir! l'habit bleu! celui que vous voudrez.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Je crois que l'habit de cérémonie serait peut-être plus convenable?

M. DE POLIGNAC.

Oui, vous avez raison... Allons, l'habit de cérémonie... Mais non, c'est une audience particulière... Diable! moi qui allais oublier l'étiquette. Donnez-moi l'habit noir.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, monseigneur... Mais faut-il prendre toutes vos décorations?...

M. DE POLIGNAC.

Mes décorations!... Non, cela n'est pas nécessaire... Voyons, dépêchons-nous.

LE VALET-DE-CHAMBRE, *présentant l'habit au bras du prince.*

Là... là... monseigneur... vous allez trop vite... vous ne vous donnez pas le temps... Pardon...

mais vous allez déchirer la doublure... Passez, passez donc la manche.

M. DE POLIGNAC, *se retournant.*

C'est facile... oh! rien de plus facile que de passer la manche; oh! j'ai une grande habitude... Est-ce que par hasard vous auriez voulu faire un calembourg?...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Moi, faire un calembourg!... Monseigneur, si j'en ai fait un, je vous jure que ce n'est pas ma faute.

M. DE POLIGNAC, *endossant l'habit.*

Je veux bien le croire... (*A part.*) Mais il n'est pas mauvais le calembourg... pour un valet-de-chambre. Ces gens du peuple ont quelquefois de l'esprit!...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monseigneur, vous êtes habillé!

M. DE POLIGNAC.

Bon... Mes chevaux sont-ils prêts?

LE VALET-DE-CHAMBRE, *allant regarder à une fenêtre.*

Oui, monseigneur.

M. DE POLIGNAC.

Vous direz que je recevrai demain... que demain il y aura audience...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, monseigneur.

M. DE POLIGNAC, *à part.*

Il y a bien long-temps que je n'en ai donné, des audiences!... Je crois même que je n'en ai jamais donné. Il faut bien s'exécuter enfin... mais je n'ai pas un moment à moi... J'ai tant d'affaires beaucoup plus importantes que celles d'une ambassade... Oh! j'espère bien qu'on me délivrera de fonctions aussi fatigantes.

(Il sort.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Son excellence me paraît bien préoccupée. Il y a quelque chose sous jeu... Je n'ai jamais vu le prince aussi distrait... Je n'ai jamais eu tant de peine à l'habiller... Quel mouvement! quel agitation!... Oh! c'est sûr, nous aurons du nouveau... Hum! hum! je me vois encore avant peu dans le paquebot. Mais chut!

(Il remet tout en ordre dans le cabinet, et sort.)

SCÈNE VII.

LE DEVANT DE L'HOTEL DE L'AMBASSADE FRANÇAISE A
LONDRES, DANS LA RUE.

(La porte cochère s'ouvre pour une voiture armoriée qui sort de la cour de l'hôtel : deux laquais sont placés derrière la voiture, et les passans s'arrêtent pour la voir passer.)

UN PASSANT.

Est-ce que le cocher ne pourrait pas aller plus doucement en détournant? j'ai manqué d'être pris entre la roue et la borne.

SECOND PASSANT.

Oh! je parierais bien que ce n'est pas un cocher de notre pays.

TROISIÈME PASSANT.

Un cocher anglais conduit bien mieux...

UNE FEMME DU PEUPLE.

Ce pauvre homme! il l'a échappé belle.

QUATRIÈME PASSANT.

Parbleu! vous ne voyez pas... c'est la voiture de l'ambassadeur français.

LE NÉGOCIANT FRANÇAIS.

Voilà bien du monde amassé... Est-ce qu'il se-

rait arrivé quelqu'accident? approchons-nous. (*Il s'adresse au quatrième passant.*) Pourriez-vous, monsieur, me dire pourquoi tant de gens sont arrêtés devant cette porte?...

LE PASSANT.

Que le diable emporte vos cochers de France! voilà celui de votre ambassadeur qui a failli écraser un brave Anglais...

LE NÉGOCIANT.

La voiture de l'ambassadeur de France!... vous l'avez vue, monsieur, ce qui s'appelle vue?

LE PASSANT.

Comme je vous vois...

LE NÉGOCIANT.

L'ambassadeur était-il dedans?

LE PASSANT.

Oui, et je crois même qu'il m'a regardé...

LE NÉGOCIANT.

Ah! j'en suis sûr... je le tiens! M. le duc de Polignac est à Londres; j'aurai donc mon audience! Merci, monsieur, merci. Dépêchons-nous de rentrer dans l'hôtel, et attendons le retour de l'ambassadeur; c'est le moyen de ne pas le manquer.

(Il entre dans l'hôtel.)

LA FEMME DU PEUPLE.

Tant qu'on ne défendra pas les voitures, il y aura toujours quelques piétons d'écrasés... Pauvre John Bull! quand donc viendra ton tour d'aller en carrosse?

(Le rassemblement se disperse.)

SCÈNE VIII.

•••

LA BOURSE DE LONDRES.

•••

WILSON.

Chien de métier!... pas d'eau à boire!... Véritable marasme financier! Des fonds toujours stationnaires, et pas un petit mouvement de hausse ou de baisse, pour travailler; non, jamais la Bourse n'a été aussi déplorable..

BELTON.

Vous avez raison, mon cher Wilson; il y a de quoi mourir d'ennui ou de misère.

WILSON.

Cependant, nous ne manquons pas de bulletins russes, et Diebitsch s'avance toujours vers Constantinople.

BELTON.

Eh bien! il a beau menacer l'empire ottoman,

et mettre en défaut la politique de notre cabinet, nos journaux font en vain de longs articles contre l'ambition de Nicolas, ils sonnent le tocsin d'alarme. Calme plat ici, calme plat. Oh ! si cela continue encore pendant une année, je me retire, je me fais ermite.

WILSON.

Ah ! il ne faut pas encore désespérer... Voilà comme vous êtes, vous, mon cher Belton ; il vous faudrait chaque jour une petite révolution...

BELTON.

Oui, ça ne peut pas faire de mal... qu'est-ce que c'est que des guerres comme celle qui a lieu aujourd'hui entre les Russes et les Turcs, je vous le demande un peu ? Mauvaise plaisanterie ! que de grandes batailles dont on parle à peine à la Bourse !

WILSON.

Et, à Paris, c'est la même chose, calme plat, calme plat.

BELTON.

Oui, mais on parle là-bas d'un changement de ministère.

WILSON.

Je le sais bien ; mais c'est le pays où on parle le plus de cette espèce de révolution. Moi, je n'y crois pas si facilement ; car je me rappelle que trois mois après l'installation de leur ministère Villèle,

ils parlaient déjà de nouveaux ministres... Tous les mois, toutes les semaines même, il courait des listes que chaque opinion composait à sa guise... Tenez, mon cher Belton, je suis sur cela d'une incrédulité... je n'y crois pas plus qu'à l'infaillibilité du pape, et je suis bon anglican.

BELTON.

Tout comme il vous plaira, mais moi j'ai des données certaines...

WILSON.

Vous prenez votre espérance pour la certitude ; quant à moi, je reste dans mon *statu quo*, comme l'ami Metternich.

BELTON.

Ah ! je parierais qu'avant quinze jours le ministère Martignac sautera.

WILSON.

Je parie qu'il restera. On dit Martignac fort adroit ; il a déjà fait ses preuves, et d'ailleurs il est très-bien en cour.

BELTON.

La cour ! la cour ! Ah ! fiez-vous-y !

WILSON.

Cinquante guinées que le ministère Martignac se maintiendra jusqu'à l'ouverture des chambres !

BELTON.

Cinquante guinées, soit! C'est convenu, n'est-ce pas?

(Survient le portugais Lopez.)

LOPEZ.

Eh! qu'avez-vous donc, messieurs? Vous avez l'un et l'autre l'air bien échauffé. Vraiment on ne dirait pas qu'il s'agit d'un marché à l'amiable.

BELTON.

Bonjour, bonjour! Ah! parbleu, il faut que vous sachiez ce qui arrive entre moi et Wilson. Je viens de parier cinquante guinées que le ministère de France sera changé d'ici à quinze jours.

LOPEZ.

Et je tiens votre pari.

WILSON.

Diable! est-ce que je perdrais, moi! il ne manquerait plus que cela.

LOPEZ.

Ah! mon Dieu, oui, sir Wilson, il faut vous résigner. Voyez-vous là-bas ces deux Miguelistes?...

WILSON.

Oui, eh bien! qu'est-ce que cela fait à l'affaire?

LOPEZ.

Beaucoup... beaucoup! Comme ils ont l'air gai! quelle satisfaction répandue sur leur figure!

BELTON.

Après! après!

LOPEZ.

Vous les connaissez, ce sont des intrigans à la suite de l'envoyé secret de don Miguel; ils sont ici pour observer, pour espionner au profit de leur honorable maître. Il y a quelques jours, à peine s'ils osaient lever les yeux; aujourd'hui ils triomphent; c'est tout différent.

WILSON.

Et vous croyez que cela indique un changement de ministère? singulière preuve, vraiment!

BELTON.

N'importe, le pari est arrêté; mais, don Lopez, savez-vous que vous avez une perspicacité merveilleuse: ce changement-là paraît fort peu vous toucher, vous!

LOPEZ.

Moi, qu'est-ce que cela me fait? Je suis juif, et riche; je porte toute ma fortune dans mon portefeuille, et par conséquent il ne m'importe guère que ce soit don Miguel, ou dona Maria, ou don Pédro qui règne à Lisbonne.

WILSON.

C'est un état fort heureux que celui de cosmopolite, il faut en convenir... Mais le changement de ministère n'a rien de commun avec don Miguel.

LOPEZ.

Cela se peut; cependant l'on commencera par le reconnaître pour le roi légitime de Portugal; on jettera le voile de l'amnistie sur toutes les peccadilles de l'usurpation; don Miguel sera roi absolu par la grâce des nouveaux ministres.

WILSON.

Oui, mais non pas par celle de l'Angleterre.

LOPEZ.

Ce doute fait beaucoup d'honneur à vos sentimens de justice et d'humanité; malheureusement, vous n'êtes pas admis au conseil de vos ministres, et ils ne sont pas si scrupuleux que vous sur le chapitre de la légitimité.

WILSON.

A la bonne heure, mais Wellington reconnaîtra, s'il le veut, le jeune usurpateur, il le légitimera; cependant le ministère de France ne changera pas, et je gagnerai mon pari.

BELTON.

Dans quelques jours, notre affaire sera jugée. Sans adieu, Wilson; surtout de la résignation: vous aurez peut-être bientôt une revanche.

(Les trois interlocuteurs se séparent. Deux étrangers passent et paraissent regarder d'un air moqueur un officier dont l'uniforme est dans le plus grand délabrement.)

PREMIER ÉTRANGER.

Voici encore un de ces factieux, de ces rebelles...

SECOND ÉTRANGER.

Il serait bien mieux aux galères qu'ici.

PREMIER ÉTRANGER.

Du moins il aurait du pain, car notre maître est encore assez bon pour ne pas laisser mourir de faim ses ennemis.

SECOND ÉTRANGER, *bas*.

Oui, quand il ne leur fait pas faire le plongeon dans le Tage.

PREMIER ÉTRANGER.

Ma foi, c'est plus expéditif; d'ailleurs, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

SECOND ÉTRANGER.

Jolie tournure, ma foi, avec son habit rapé, son chapeau déchiré... Voyez donc, il y a des trous de balles...

PREMIER ÉTRANGER.

Voilà ce qu'on gagne à défendre la constitution, la légitimité. Pauvre imbécile! que ne prenait-il parti pour don Miguel? il ne serait pas ici à traîner ses haillons militaires, à faire le métier de mendiant.

SECOND ÉTRANGER.

Sans doute, il demande l'aumône!... Dona Maria a là de bien tristes chevaliers!

PREMIER ÉTRANGER.

Est-ce que la police anglaise ne les enverra pas à Botany-Bay ou dans quelque autre honnête colonie, ces officiers constitutionnels?

SECOND ÉTRANGER.

Patience; on va prendre un parti à l'égard de nos factieux Portugais. Une fois que le cabinet anglais aura solennellement reconnu don Miguel, on rendra à sa justice les criminels qui s'y sont soustraits, et les traîtres seront punis.

L'OFFICIER, *arrivé auprès des deux étrangers et les regardant.*

Misérables!

PREMIER ÉTRANGER.

Il nous a reconnus.

SECOND ÉTRANGER.

Éloignons-nous!

L'OFFICIER, *prenant à témoin des promeneurs.*

Voici des espions de don Miguel!

LA FOULE.

Des espions! A la porte, les espions!

PREMIER ÉTRANGER.

Tu nous le paieras cher!

(La foule augmente. Un groupe nombreux se forme autour de l'officier, qui montre du doigt les deux étrangers. Pendant qu'ils s'éloignent précipitamment, le cri : *A bas les espions!* les accompagne jusqu'à la sortie de la Bourse.)

SCÈNE IX.

LE CABINET DU DUC DE WELLINGTON.

WELLINGTON *est assis devant son bureau et regarde à la pendule.*

Pas de Polignac encore! c'est extraordinaire. Mon invitation, pour être laconique, n'en était pas moins pressante... Style de Napoléon! Cependant les momens sont précieux... Je dois compte, moi, de chaque minute, de chaque seconde à la postérité... Ces Français sont d'une légèreté, d'une étourderie!... Voyons, préparons notre leçon, résumons les instructions qu'il faut donner à l'ami Polignac. Il n'est pas un diplomate de premier ordre... donc, beaucoup de simplicité, de clarté... afin qu'il me comprenne et qu'il ne s'en aille pas faire des gaucheries... Mais on vient, c'est sans doute mon homme... J'ai bien envie de le gronder. (*Un valet-de-chambre annonce le prince de Polignac.*) Qu'il entre.

M. DE POLIGNAC, *entrant.*

Good morning...

WELLINGTON.

Parlons français, mon cher président.